

N° 20.

Juin 1918.

# Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux



*Ce Journal, qui paraît une fois par mois, n'est pas mis dans le commerce*



Il est exclusivement réservé aux soldats blessés aux yeux, à qui il est envoyé gratuitement, et aux personnes qui s'intéressent à eux



**DIRECTEUR-GÉRANT**

**M. BRIEUX, de l'Académie française**

26, Rue Victor-Massé, Paris



ADMINISTRATION

35, Boulevard du Château

NEUILLY - SUR - SEINE

# Liste des Donateurs pour les Soldats Blessés aux Yeux

Mois de Mai 1918

Les Souscriptions de 20 francs au moins donnent droit à l'envoi du journal.

La Société philharmonique de Saïgon. . . . . 1.100 »

MM. F. Moureaux, H. Porte et Cie, Maisons-Alfort. . . . . 1.000 »

Mlle Hella Spandinides, Athènes 1.268 30

Mme Humphreys, Calcutta . . . 12.217 50  
En souvenir de notre fille A. Q. 1.000 »

Anonyme, 100 fr. — M. Matringe, Bordeaux, 21 fr. 40. — Les élèves de l'école publique de filles de Pornic, 20 fr. — M. Gaston Cotelle, Territet (Suisse), 100 fr. — M. Emilio Fabra, Buenos-Aires, 25 fr. — Les élèves du lycée de garçons d'Oran, 1 titre de rente de 50 fr., 40/0. — M. Sanguine, Maisons-Laffitte, 10 fr. — Pour la réussite d'une affaire, 100 fr. — Mrs Léonie Bettelini, New-York City, 75 fr. — Mlle Gaudelin, Savagna, 2 fr. 50. — Mlle Gros, Savagna, 2 fr. 50. — Mlle L. Pernot, Lombard, 3 fr. — Mme Coutet, Sellières, 5 fr. — Mme Pernot, Vers-sur-Sellières, 5 fr.

— Mme Camus, Vers-sur-Sellières, 2 fr. — Anonyme, Roanne, 5 fr. — Mlle B. Clément, Paris, 20 fr. — Un cœur plein de reconnaissance envers notre Dieu sauveur, 20 fr. — M. N. Ménaschi, Bombay, 54 fr. 20. — Mme Caroline Stephenson, Sacramento, Cal U.S.A., 51 fr. 50. — Mme Triboulin, 10 fr. — Mme Durand Raoult, 25 fr. — Collecte des élèves des écoles communales de garçons et de filles de la Garenne-Colombes, 15 fr. — Ecoliers et écolières de Vierzon-Forges (Cher), 5 fr. — Comité de l'Aide fraternelle de l'Enseignement primaire public de la Seine, 20 fr. — Anonyme, 20 fr. — Mme M. Devaux, Peyrehorade (Landes), 10 fr. — Mme M. Vindrier, Roanne, 100 fr. — Mme Vve A. Gacon, Dingy-Sainte-Claire (Haute-Savoie), 20 fr. — Mme A. Vaillant, Préfailles (Loire-Inférieure), 10 fr. — M. M. de Montille, Paris, 20 fr. — Mme Couleru, Lugano (Suisse), 50 fr.

## Liste des souscriptions transmise par les Annales

M. Béquerel, pour un groupe d'employés de la Banque de France, Paris 30 fr. — Anonyme à Paklay, 100 fr. — Capitaine Duhamel, commandant la 12<sup>e</sup> compagnie coloniale à Fort-Bayard (Chine), 400 fr. — M. P. Pagès, Saint-Sever (Landes), 10 fr. — Mme Lapierre, Villefranche (Rhône), 50 fr. — Mme Bernot, Ferryville, M. de Chabannes, 4 fr. — Ecole de filles d'Ermont (S.-et-O.), 5 fr. — Mlle Perdigal, Saint-Jean-de-Pied-de-Port, 10 fr. — M. A. Weber, Thaon (Vosges), 10 francs. — Mme E. Navarin, Saint-Louis (Sénégal), 25 fr. — Mme Cuvinet, Rouen 50 fr. — Anonyme 20 fr. — M. Purutchet, inst. Bustince, Iriberry, par Saint-Jean-le-Vieux, 50 fr. — Mme Perrenet, Montpellier, 5 fr. — En reconnaissance, sœur Thérèse (Maurice), 5 fr. — Un groupe de dames d'Etupes (Doubs), 100 fr. — Mme Canevet, Sangatte, 50 fr. — Mlle Noiroit, Eaubonne, 5 fr. — M. Cottin, Concarneau, 25 fr. — Mlle M. Carrère, Saint-Denis, Réunion, 50 fr. — M. Le Bourgeois, Territet, Vaud (Suisse), 50 fr. — M. Zula-Crosse, Paris, 30 fr. — Mlle Gay, Boën-sur-Lignon, 20 fr. — M. Albertini, Choisy-le-Roi, 10 fr. — Anonyme, 20 fr. — M. Dumain, 2002 Street, Washington 100 fr. — Anonyme, 50 fr. —

# Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors

(fondé par M. et M<sup>me</sup> GEORGE KESSLER)

## Entrepôt des Matières premières

35, Boulevard du Château, Neuilly-sur-Seine (Seine)

### NOTE DU MAGASINIER

Votre vieux père de magasinier devient un type bien embêtant.

Sûrement que vous allez le traiter de vieux Ronchonnot. Il ne vous en voudra pas car il est le premier à trouver qu'il devient barbant, mais il tiendra ferme car il est certain d'agir dans votre intérêt.

Vous vous demandez certainement quel bœuf a bien pu me piquer aujourd'hui pour être aussi rognard et je vais vous dire la chose.

Figurez-vous que le patron vient de me flanquer une sale corvée. Il m'a fait venir et quand j'ai vu son air sérieux j'me suis demandé quoi qu'il pouvait bien y avoir de cassé. C'était-y que les canassons avaient bouffé l'essence du chauffeur ? C'était-y que Frégioli avait encore pris une cuite ?

« Magasinier, qui m'dit comme ça, où qu'on en est de la camelote ? Es-tu certain que nos enfants n'en manqueront jamais ? Tu sais que le chiendent, le coco et tout le fourbi, ça ne radine plus bœuf des patelins jusqu'on les fauche. Tu sais que les perceurs de bois y commencent à flancher. Tout ça, ça va être des embêtements pour soi, mais t'es pas une gourde et faut que tu dé...grouilles pour que mes brossiers manquent jamais de rien, même si la guerre devait durer jusqu'à la gauche. »

Alors, on a cherché des moyens. « Heure et ka », que je lui ai dit comme on dit toujours quand on a trouvé un paquet de verlot.

Et alors je lui ai défilé mon boniment : Une supposition qu'on ferait des rations pour le pain et la bidoche ? » — Ta bouche, qui fait le patron, j'veux pas que tu fiches à mes gosses la carte de chien-dent. »

Ca devenait grave, et après de grandes délibérations, voilà ce qui a été décidé :

Nous avons en magasin des tas de marchandises que nous venons de rentrer. Même que si on n'en recevait pas de nouvelle supérieure de Vertus (Marne), 1 titre de rente 40/0 de 10 fr. n° 568403.

velles, on pourrait assurer votre travail pendant plus de six mois. En plus, on a des marchés avec des fournisseurs et, sans blague, on est certain que vous manquerez jamais de rien. Seulement, il y en a d'entre vous qui ont dû avoir la frousse de rester en panne et qui nous font des commandes exagérées. Hier, y'en a un qui nous demandait plus de 3.000 bois, sans compter que quelques-uns se mettent à nous réclamer des 50 kilos de chiendent à la fois. Ça, c'est des accapareurs, c'est des frères qu'ont pas confiance en nous et qui craignent de manquer. Nous, on n'a pas coupé dans le panneau et nous avons réduit les commandes. Vous comprenez que si y'en a qui montent des magasins de réserve, quoi qu'y feront les autres ? Les accapareurs prendraient tout et y resterait peau de balle pour les copains.

Alors voilà, maintenant on sera très sévères et nous limiterons nos expéditions à 10 kilos pour les chiendent, coco, bassine, tampico, etc., la ficelle à 3 kilos, les bois à 100 par espèces et à 300 par colis. On fera des envois toutes les semaines s'il le faut, et comme nous prenons à notre charge la moitié des frais, il ne faudra pas trop vous plaindre.

Ce truc-là augmentera notre travail, mais au moins avec les stocks que nous avons et les marchés en cours nous sommes certains de pouvoir vous satisfaire aussi longtemps qu'il le faudra.

Maintenant, pour ceux qui ont des commandes spéciales à livrer et pour qui les quantités que je vous donne seraient insuffisantes, qu'ils écrivent au patron, et sûrement que, tant que ça ne générera pas les autres camarades on tâchera moyen de leur donner tout ce qu'ils veulent.

Pour la première fois, vous trouverez ici la liste des matières premières que nous sommes en mesure de vous fournir avec les prix valables jusqu'au 15 juillet.

VOTRE VIEUX PÉPÈRE DE MAGASINIER.

(Voir le tarif à la page suivante).

N° 2

LISTE  
DES  
MATIÈRES PREMIÈRES EN MAGASIN  
avec prix en vigueur jusqu'au 15 juillet 1918

Bassine . . . . .	Fr. 2 50	le kilo	Navettes ord. 17 . . . . .	12 »	le cent
Chiendent . . . . .	7 »	—	Navettes ord. 19 . . . . .	13 »	—
Coco . . . . .	4 »	—	Navettes cint. 17 . . . . .	14 »	—
Ficelle . . . . .	13 »	—	Navettes cint. 19 . . . . .	15 »	—
Tampico blanc peigné . .	3 50	—	Parisiennes . . . . .	13 »	—
Tampico brut . . . . .	3 »	—	Patte coco 18 . . . . .	55 »	—
Balayettes 2 rangs . . . .	20 »	le cent	Patte coco 20 . . . . .	60 »	—
Blanchisseuses . . . . .	13 »	—	Patte coco 22 . . . . .	65 »	—
Brescias 5/11 . . . . .	38 »	—	Patte coco 24 . . . . .	70 »	—
Brescias 5/13 . . . . .	42 »	—	Teinturier . . . . .	30 »	—
Brosses à ongles . . . . .	19 »	—	Tonneau 17 . . . . .	20 »	—
Brosses en S 21 . . . . .	27 »	—	Tonneau 19 . . . . .	22 »	—
Cantonniers 36 . . . . .	95 »	—	Tonneau 21 . . . . .	25 »	—
Cantonniers 40 . . . . .	100 »	—	Tonneau 21 2 cordons . .	30 »	—
Crinières 56 trous . . . . .	30 »	—	Versés 28 trous . . . . .	9 »	—
Crinières gougées 70 tr. .	40 »	—	Versés 32 trous . . . . .	10 »	—
Cure-casseroles . . . . .	50 »	—	Versés 40 trous . . . . .	11 »	—
Écrevisses . . . . .	22 »	—	Violon 17 cinq rangs . .	12 »	—
Garde-robe 1 pièce . . . .	8 »	—	Violons 19 . . . . .	13 »	—
Garde-robe 2 pièces . . . .	35 »	—	Violons 21 . . . . .	18 »	—
Hollandaises goug. . . . .	15 »	—	Violons pointus . . . . .	20 »	—
Lave-pont 10 . . . . .	50 »	—	Rotin . . . . .	6 50	le kilo
Lave-pont 12 . . . . .	55 »	—	Canne recouvrement . . .	13 50	—
Lave-pont 14 . . . . .	60 »	—	Cannes 2 et 4 . . . . .	15 »	—
Manche balai . . . . .	45 »	—	Laveuse armée . . . . .	25 »	le cent
Morue . . . . .	22 »	—			

# Le Journal des Soldats Blessés aux Yeux

Le "Journal des Soldats Blessés aux Yeux" n'est pas mis dans le commerce : il est adressé gratuitement à tous ces blessés, et aux souscripteurs de vingt francs au moins.

Nous faisons appel à la collaboration de tous, sous forme de critiques, de conseils ou d'articles.

## AU SECOURS !

Depuis que paraît ce journal, j'ai pris l'habitude de publier dans chaque numéro la situation de notre caisse.

Je supplie tous ceux qu'émeut le sort de nos soldats aveugles, de lire ce qui suit :

Voici l'état de nos finances :

En Caisse au 30 Avril . . . . .	<b>123.721 30</b>
Reçu du 1 <sup>er</sup> au 31 Mai . . . . .	<b>19.440 10</b>
	<b>143.161 40</b>
Dépenses du 1 <sup>er</sup> au 31 Mai . . . . .	<b>15.900 40</b>
En Caisse au 31 Mai . . . . .	<b>127.261 »</b>

La déesse inconnue des bords du Gange qui nous avait, en janvier, envoyé mystérieusement 19.089 francs, est demeurée inconnue malgré la lettre de reconnaissance émue que je lui ai adressée.

Mais elle vient de se révéler à nouveau à nous par un nouvel envoi de 12.217 fr. 50 c.

Je la remercie encore au nom de tous nos camarades, et je la supplie de se faire connaître afin que nos chers soldats blessés aux yeux sachent le nom de celle qu'ils doivent bénir.

... Et heureusement, sa belle offrande est arrivée. Sans elle, nos finances de ce mois seraient dans un état lamentable.

Nous n'aurions reçu que sept mille francs environ, alors que nos dépenses ont atteint près de seize mille francs.

Et comme nous ne pouvons pas, évidemment, espérer chaque mois un tel envoi miraculeux, je suis dans une grande perplexité, et très chagrin.

Si nous ne comptons pas cette offrande exceptionnelle, nous sommes en déficit de près de dix mille francs, et si cette situation devait se prolonger, nous serions ruinés dans un an.

## Au Secours!

Dans un an, non seulement le journal ne paraîtrait plus, mais nous devrions cesser toutes nos distributions de secours.

C'est grave.

Pouvons-nous faire des économies?

Pas sur les frais généraux d'administration, en tous cas, car, tout compris, appoinements du Directeur-gérant, du Secrétaire de rédaction, des employés, prix du loyer, de l'éclairage etc., leur montant total est de zéro franc zéro centime, ainsi que l'ont constaté, non sans surprise, les contrôleurs du Ministère de la Guerre.

Il faudrait donc réduire nos dépenses.

Que sont-elles?

A quoi, par exemple, ont été employés les quinze mille francs dépensés ce mois-ci?

Nous avons payé les factures de l'imprimeur et les frais d'envoi du journal, nous avons payé les frais d'un séjour d'hiver au bord de la Méditerranée pour un camarade à la fois aveugle et amputé des deux bras; nous avons payé le prix de quelques costumes civils, nous avons aidé des parents à aller voir leur fils à l'hôpital et à l'école de rééducation, nous avons payé une facture à notre fabricant de rasoirs; mais notre grosse, grosse dépense, c'est le secours mensuel que nous avons envoyé à

trois cent soixante et onze familles

Ce secours varie entre vingt, vingt-cinq, trente et quarante francs, selon le nombre d'enfants ou de vieux parents.

C'est cette dépense-là que je vais être obligé de réduire si l'on ne vient pas à mon aide...

Il va falloir faire un choix entre ces familles!

Ah! le douloureux travail, la désolante nécessité!

Il me va falloir ouvrir chaque dossier, peser les misères, scruter les besoins, estimer les souffrances, déterminer ceux auxquels je supprimerais la petite obole à laquelle ils sont maintenant habitués, leur écrire qu'il y en a de plus malheureux qu'eux, et leur annoncer que dorénavant ils ne devront plus compier sur ce petit mandat-carte qui, régulièrement, chaque mois, venait apporter un léger adoucissement à leur détresse.

On y comptait peut-être, sur cette petite rente! Faudra-t-il la supprimer?

Et à quel moment?

Au moment où le prix de la vie dépasse toutes les limites raisonnables... Nous sommes en été... l'hiver viendra si vite!

Allons-nous les abandonner, ceux que nous soutenons depuis dix-huit mois?

Peut-être — je m'en accuse — ai-je été trop empressé à donner les secours demandés pour les vieux parents ou les petits enfants. Peut-être.

Je n'en ai refusé aucun.

A quiconque, étant aveugle de guerre, m'a dit : « J'ai de vieux parents dans le besoin, j'ai des enfants... », j'ai toujours répondu favorablement.

Je ne fais pas d'enquête.

Je ne demande pas de certificat.

Je n'ai pas l'âme d'un fonctionnaire.

Et je suis certain d'être le mandataire fidèle de ceux qui m'ont envoyé leur obole, et donc plusieurs m'ont dit : « Prenez cet argent. Distribuez-le comme vous l'entendrez. Gardez-vous des lenteurs administratives. »

C'est ce que j'ai fait.

Et non seulement j'accueille toutes les demandes en faveur des vieux ou des petits mais je vais au-devant, et tout blessé qui m'a signalé grièvement atteint aux yeux et qui paraît être sans ressources, reçoit une lettre dans laquelle on lui demande si sa mère, son père, ou ses enfants, n'ont besoin de rien.

Faut-il cesser?

Vous qui m'avez aidé, accepterez-vous que votre œuvre fasse faillite?

Allez-vous m'obliger à cette effroyable tâche de supprimer un certain nombre d'envois. Auriez-vous le courage de prononcer de telles condamnations? Faut-il que je dise : « Il n'aura plus de nouveaux secours... Tant pis pour vous, les nouveaux... Vous arrivez trop tard!

Je ne puis me décider à un tel travail. Je vais attendre...

Je suis douloureusement inquiet, vous pouvez me croire. Et je crie : « Au secours! »

BRIEUX.

(1) Mais je vais me livrer à un autre, qui ne sera possible tout de même, c'est la recherche des noms de nos souscripteurs qui n'ont pas renouvelé leur premier envoi. S'ils ne l'ont pas fait, c'est que notre journal ne les intéresse pas, et le papier est vraiment trop cher pour le gaspiller.

## Les Écoles de Rochecorbon

monde : « Nous sommes là. C'est notre tour. Attendez un peu. »

Je ne vous dirai rien de nos premières nuits à Rochecorbon. Comme on dormait bien! On n'entendait rien que le vent dans les arbres, le bruit d'une chute d'eau et vers onze heures et demi un rossignol qui chantait parce que c'était le temps de l'amour.

Le château est à mi-chemin de Tours et de Vouvray, y à l'endroit même où les côtes de Vouvray s'ouvrent en une sorte de cassure et par une fraîche vallée laissent une rivière couler jusqu'à la Loire. Le château est au confluent. La rivière traverse le parc, la Loire traîne ses eaux nonchalantes devant le château, de l'autre côté de la route, au delà du jardin potager. Nous savons que la nouvelle curée de Vouvray chauffe sur les coteaux, derrière nous, au soleil. Et cette pensée nous est douce. Elle nous invite à nous souvenir que la joie de vivre est en dépit de la guerre inépuisable et chaque année se renouvelle.

Le château et ses dépendances sont bâtis au fond d'un parc qui s'étend en bordure de la grande route. Le château proprement dit est devenu l'Ecole supérieure. C'est un haut bâtiment. En façade, entre les deux ailes, une large terrasse à laquelle on accède par un grand escalier. Sur la droite dans les buissons un vieillot petit moulin que, j'en suis certain, tous nos camarades aiment sans le savoir. Ce n'est pas une chose bête et méchante comme tant d'autres et qui ne dit rien. C'est une bonne chose qui chante et dit à chacun à chaque instant où il se trouve. Où qu'on soit dans le jardin, on l'entend, à droite, à gauche, devant, derrière soi. C'est le moulin indicateur du bon chemin, où qu'on veuille aller. Laissons

## Les Écoles de Rochecorbon

donc le bruit de la chute d'eau derrière nous; faisons une cinquantaine de pas; nous sommes arrivés à l'Ecole de tricotage.

Tout cela dans l'atmosphère d'un grand parc qui sent bon les fleurs toujours. Les lilas fleuraient bon hier. Ils viennent de passer! Ils passeront aussi, mais les roses s'ouvrent. On peut bien parler des fleurs; nos camarades les aiment. Les buissons fleuris et parfumés sont autant de signes affectueux le long des allées; et j'ai vu hier trois de nos camarades sans doute plus voluptueux que les autres, chercher de leurs mains habiles les premières roses. L'une après l'autre ils les respiraient de toute leur âme.

Nous sommes venus ici pour y trouver le calme. Nous l'y avons trouvé. Et maintenant, en vérité, on éprouve de tant de quiétude un peu de honte en songeant à l'angoisse qui étreint le monde. Il est vrai qu'on n'use pas ici du calme que pour le plaisir. On en use aussi pour travailler. Le travail à Neuilly était devenu difficile. On avait de mauvaises nuits vraiment. Dans les caves un concert même n'est pas longtemps drôle. Le jour, on avait envie de faire ce qu'on n'avait pas fait la nuit, on avait envie de dormir.

On travaille ici régulièrement.

Parlons de l'école Victor-Hugo d'abord. La plupart des professeurs nous ont suivi de Neuilly à Rochecorbon et le train général de la journée n'est pas changé. Le Braille, la sténo-Braille, le maniement de la machine à écrire et de la machine Hall sont enseignés par les mêmes maîtres.

Je pense que bientôt on ne parlera plus qu'anglais dans la maison, et que l'on pourra faire la nique aux Américains qui passent sur la route. Des professeurs du lycée de Tours viennent donner des leçons d'espagnol et d'alle-

mand. Les moniteurs, un avocat, un notaire, un ingénieur agronome, un violoniste de l'Opéra, des instituteurs s'emploient à faire part de leur expérience et de leurs connaissances à tous nos élèves. Chaque élève étudie les sciences et les « techniques » qu'il a besoin d'étudier. Le mathématicien fait des mathématiques, l'instituteur étend sa culture générale, les commerçants font du commerce. Quand chacun a pris ces leçons de Braille, de sténo-Braille, de dactylographie, il va entendre un cours de droit commercial, ou s'exercer en compagnie des commerçants à la tenue d'un bureau commercial, et s'il lui plaît, il écoute des conférences d'un ordre plus général, soit qu'on lui parle du crédit, et lui dise où un honnête homme peut trouver de l'argent pour le développement de ses affaires, soit qu'on lui parle des grands écrivains de ce temps et des idées qui mènent le monde. Car il faut être éclectique, et ne rien mépriser et rien négliger. Et chacun des maîtres ici sera content s'il a donné à ses élèves pour leur plaisir le goût des choses de la pensée, en même temps qu'un métier qui leur assurera une vie utile et digne.

A l'école de tricotage, on « tricole ». Cela qui paraît naturel, n'était pas facile à faire. Les machines à tricoter sont rares sur le marché. Tout de même, en cherchant bien, en faisant toutes sortes de démarches, en acceptant les suisses, les anglaises, les françaises — je crois, ma parole, qu'on n'a même pas fait fi des allemandes, — on en trouvé pour tout le monde, et tous les tricoteurs travaillent. On envisage même la possibilité d'étendre le privilège qu'jusqu'ici avait été réservé aux camarades de Paris et mariés.

Quand on a tricoté, on fait à Braille et de la machine à écrire quelques-uns mêmes de nos camarades

## Les Écoles de Rochecorbon — Mariages et naissances

étudient aussi les langues étrangères. C'est qu'il n'y a qu'un ruisseau à passer pour aller de l'école du boulevard du Château à l'école du boulevard Victor-Hugo. Et il y a un pont.

Les « initiés » de la maison l'appellent, je crois, le pont Moïse parce qu'un homme y fut, dit-on, sauvé des eaux. Pour être moins fréquenté que le pont d'Avignon, le pont Moïse n'en a pas moins sa chanson et les gens y passent. Les tricoteurs, les commerçants et les intellectuels échangent des visites et voilà que chacun est jaloux de posséder la science ou l'expérience de ses camarades. Ce qui est très bien.

Je n'ai pas tout dit puisque je n'ai pas encore parlé des concerts impro-

visés, de la chorale, des jeux... mais on nous annonce des conférenciers de Paris, des chanteurs, des chanteuses, des acteurs et des actrices de Paris et je remets à une autre fois à parler de nos plaisirs de gens de ville.

Voilà ce que le Permanent Blind Relief War Fund for Soldiers and Sailors a permis de faire à Rochecorbon. Remercions-en très sincèrement le Permanent Blind Relief War Fund et ses fondateurs, M. et M<sup>me</sup> Kessler.

S'il est des camarades pour qui la vie dans nos écoles est une tentation, qu'ils écrivent à M. Brieux.

L<sup>1</sup> GUEHENNO.

### Mariages

Notre camarade Jean Martin nous annonce que son mariage avec Mlle Blanche Robin a été célébré le 10 juin à Montluçon.

Notre camarade Jean-Louis Le Roux nous annonce que son mariage a été célébré à Saint-Brieuc, le 6 avril dernier.

Notre camarade Gaston Rétif nous annonce son prochain mariage avec Mlle Emilia Léger.

Notre camarade Julien Leroy nous annonce son prochain mariage avec Mlle Jeanne Moullier. La cérémonie a eu lieu le 3 juin, à l'église Saint-Pierre de Laval.

### Naissances

Notre camarade Montalan et Mme Montalan nous annoncent la naissance de leur quatrième enfant, Léon-Henri, né le 15 mai 1918 à Mazanet (Tarn).

Notre camarade Nicolas Thépenier et Mme Thépenier nous annoncent la naissance de leur fils André-François-Antoine, né le 16 mai 1918.

Notre camarade Léon Delattre et Mme Delattre nous annoncent la naissance d'une fille, Anne-Marie-Léonie.

Notre camarade Argouach nous annonce la naissance d'un deuxième enfant.

Notre camarade Grumelard nous fait part de la naissance de son fils.

Notre camarade et Mme Guy Lurah, route nationale, à Ris-Orangis, nous annoncent la naissance de leur fils Henri-Charles, le 22 avril.

Notre camarade et Mme François Masson, rue Kervenno, à Lannion, nous annoncent la naissance de leur fille Madeleine-Marie, le 26 avril.

Notre camarade Marot et Mme Marot, à Belair-Castel-Jaloux (Dordogne), nous annoncent la naissance d'une petite fille, le 28 avril.

Notre camarade A. Ganeau à Gy (L.-et-C.) et Mme Ganeau nous annoncent la naissance de leur troisième enfant, Jean-Marie-Marcel, né le 9 mai.

Notre camarade Henri Loizeau et Mme Loizeau nous annoncent la naissance de leur petit garçon, le 27 avril 1918.

Notre camarade Collet-Gondinaud et Mme Collet-Gondinaud nous annoncent la naissance de leur petit garçon Joseph, né le 12 mai 1918.

## A PROPOS DU CONTRAT DE MARIAGE

Mon cher Maître,

Dans le dernier numéro du *Journal des Blessés aux yeux*, M. Dodu pose la question du contrat de mariage et donne en somme un bien sage conseil qui risque fort de ne pas être suivi sans l'action persuasive de nos dévoués directeurs d'écoles, des médecins ou des personnes qui vivent dans l'intimité de nos élèves.

A Chartres, où nous avons l'habitude de parler de contrat aux élèves sur le point de se marier, voici la réflexion qui nous est presque toujours faite.

« A quoi bon ce contrat? Je n'ai rien ou presque rien et ma fiancée est comme moi; un contrat de mariage, c'est bon pour les riches, et comment voulez-vous que n'ayant rien, j'aille encore payer les frais d'un notaire. »

A cela, nous répondons et nous démontrons même au plus pauvre de nos élèves qu'il est moins déshérité qu'il ne le croit. « N'est-il pas pupille du Comité américain? N'apporte-t-il pas un mobilier, des meubles, du linge? N'est-il pas en possession à sa sortie de l'école d'un matériel, d'outils, de matières premières? Ne reçoit-il pas dans certains cas, d'une source ou d'une autre, certaines libéralités appréciables?... »

« Si un malheur venait à arriver, voudrait-il que ce mobilier, cet outillage, ces matières premières, devinssent par moitié la propriété des héritiers de sa femme, s'il n'a pas d'enfants? et se rend-il compte des ennuis possibles du partage, de la vente, etc. »

Le contrat de mariage pare à tout cela.

Notre élève sera tout à fait convaincu si nous pouvons, comme nous

le fait espérer M. Dodu, lui indiquer de braves notaires désintéressés et si nous lui donnons ainsi la certitude qu'il peut sauvegarder ses intérêts futurs sans dépenser un centime.

D<sup>r</sup> MANITOUX.

## CORRESPONDANCE

M. Bertagne nous demande l'insertion de la note suivante :

M. Bertagne, directeur général et fondateur de l'œuvre du « Livre des Aveugles de la Guerre » et du journal *La Braillard*, nous demande de répondre à la note parue dans le numéro de mai du *Journal des Blessés aux yeux*, et envoyée par le Comité nantais. « Jusqu'à notification officielle du contraire par M. le Ministre de l'Intérieur, dit-il, l'administration principale de notre œuvre est à Biarritz, 31, rue d'Espagne. Les décisions du Comité nantais demeurent sans valeur et sans effet. Toutes les communications des pouvoirs publics m'ayant toujours été adressées, le Comité nantais n'a que l'importance d'un comité secondaire. La direction générale est donc à Biarritz, 31, rue d'Espagne. » — A. BERTAGNE.

## QUESTION DU CALCUL EN BRAILLE

Ne serait-il pas d'un grand intérêt de mettre sur le même pied que l'enseignement de lecture et écriture Braille celui du *calcul*. A cet effet, il faudrait que chaque homme, en quittant l'école, soit pourvu d'un appareil *ad hoc* pratique rapide, peu coûteux et peu encombrant comme on les munira d'une tablette et d'un guide-main.

Cet appareil n'est pas encore entré dans le domaine de la plupart des écoles de rééducation.

## Les aveugles réformés n° 2

Pendant ces jours de fête de la Pentecôte, nos écoles de rééducation pour soldats aveugles sont vides. Les nobles et courageux élèves ont abandonné la brosse, le panier, le soulier, le poinçon et la machine à écrire; ils sont partis joyeux au bras d'un infirmier, d'un ami ou d'un parent et ils sont allés passer leur congé auprès de leurs parents émerveillés de leur bonne humeur et de leurs progrès.

Je dis qu'elles sont vides, nos écoles, je me trompe. Elles ne le sont pas toutes complètement. Dans la plupart, quelques rares élèves sont restés, et pour certains de ceux-là, les jours de fête des autres sont des jours de plus grande tristesse, des jours où, selon l'expression de l'un d'eux, « il fait plus noir que d'habitude ».

Pourquoi ces déshérités?

Un de nos plus distingués oculistes, le docteur M..., dont je ne puis publier le nom puisqu'il est mobilisé, et qui s'occupe activement de l'une de nos plus importantes écoles, va nous renseigner. Il m'écrit :

« Il y aurait bien long à dire sur la détresse de certains de nos aveugles n° 2, puisque nous avons, en effet, deux catégories d'aveugles: le n° 1 et le n° 2 !

« Je vous ai souvent parlé de X..., un bon petit gars de vingt ans, à qui l'avenir aurait pu sourire s'il n'avait été aveugle n° 2. La jeune fille qui était presque sa fiancée

avant la guerre, s'est détournée de lui. Pas de médaille, pas de pension... aveugle n° 2 !

» Vous vous souvenez aussi de l'histoire de Y..., le « père » comme l'appellent ses camarades.

» Forgeron de son métier, le voilà sapeur dans un régiment territorial à M..., près de P...; ouvrier habile, il a acquis une réputation incontestée dans la fabrication de ces menus objets chers aux soldats. Le ..... 1916, il reçoit de son chef direct, le sergent artificier, la commande d'un « briquet soigné » pour l'adjudant de bataillon et « que cela ne traîne pas, le briquet doit être prêt pour le lendemain, l'adjudant n'aime pas attendre ». Pour ce travail pressé, Y... va utiliser le tube d'un détonateur, l'explosion se produit : Y... est aveugle, *aveugle n° 2*. Et voilà pourquoi Y..., rééduqué, mais trop inquiet de son avenir, ne peut se décider à quitter l'école.

» L'angoissante question de l'aveugle n° 2 sera résolue dans un temps plus ou moins long par nos législateurs, mais dans l'intervalle il est de nos enfants qui souffriront amèrement.

» J'ai été témoin de la tristesse et de l'amertume de nos aveugles n° 2 et cela en particulier dans deux *circonstances* bien précises :

» 1<sup>o</sup> A l'occasion du prêt de quinzaine;

» 2<sup>o</sup> Au moment du départ en vacances.

## Les aveugles réformés n° 2

» *L'aveugle n° 2 n'a pas droit au prêt de quinzaine, il n'a pas droit à l'indemnité représentative de vivres payée aux autres camarades.*

» Vous qui connaissez si bien nos enfants, vous vous rendez compte du noir de leurs pensées ce jour-là, ils invoquent alors une migraine imaginaire pour rester au dortoir ou prétextent qu'ils ont de bonnes raisons de ne pas prendre de vacances.

» Jamais je n'ai si grand mal au cœur, me dit Y..., que de voir les copains toucher leur prêt alors que je ne touche rien.

» Ce sont là de petites causes qui ont de grands effets.

» Et vous savez le montant de leur prêt de quinzaine, 3 fr. 75 !

» L'indemnité représentative aux permissionnaires est de 1 fr. 75 par jour, plus la solde.

» Ne pourriez-vous obtenir de notre Ministre de la Guerre, qu'il dise que dorénavant :

» 1<sup>o</sup> Tout soldat aveugle, en cours de rééducation, recevra le montant de sa solde, quelle que soit la nature de sa réforme future.

» 2<sup>o</sup> L'indemnité représentative de vivres sera payée *sans exception* à tout soldat aveugle en cours de rééducation, pour la période des vacances réglementaires. »

Cette demande si émouvante, je vous la transmets, monsieur Clemenceau, mais j'ai déjà éprouvé, à propos des médailles militaires, que votre toute-puissance ne va pas jusqu'à supprimer des forma-

lités qui se retrouvent là, et qu'il vous dira inévitables.

Les aveugles n° 2 vont-ils, pendant longtemps encore, ne toucher aucun prêt, ressentir cette humiliation d'être traités comme des coupables devant lesquels le payement ne s'arrête pas lorsqu'il remet aux autres les cinq sous par jour qu'ils leur sont attribués ?

Les aveugles n° 2 refuseront-ils encore d'aller en permission parce que, parfois, la famille n'ayant pas les moyens de les nourrir, même pendant quelques jours, doit se refuser la joie de voir son blessé qui elle n'aurait pas de pain à donner, faute des trente-quatre sous par jour que l'Etat n'accorde pas comme aux autres, aux aveugles n° 2 ?

Non, n'est-ce pas ? monsieur le Ministre, vous allez donner des instructions pour que les aveugles n° 2 touchent leur prêt, comme leurs camarades, et puissent aller voir leurs parents sans que leur présence ait pour résultat de diminuer la part de nourriture de chacun.

BRIEUX,  
de l'Académie française

## GUIDE-MAIN CHOUNET

Ne serait-il pas utile d'intercaler une feuille de carton rigide entre les deux parties de l'appareil. Ce carton servirait de point d'appui pour rendre l'écriture plus stable et plus apparente. Ce guide-main est spécialement pratique pour la catégorie des manchots.

# Lettres de nos Camarades

## « Espérez dans l'avenir ! »

Saint-Hilaire-Saint-Florent.

Cher monsieur Brieux,

... Sollicité par votre journal à encourager les nouveaux camarades d'infirmité blessés dans les derniers combats, je viens, si cela est possible, leur donner un peu d'espérance pour leurs jours à venir.

Pourquoi se désespérer ? Ce serait à tort ! Car, pour moi, la vie s'écoule bien douce, pour les moments où nous vivons.

Soldat dans un régiment d'infanterie, je fus blessé près d'Ypres, en novembre 1914, par des éclats d'obus qui m'enlevèrent à jamais la lumière.

Après avoir été soigné avec des soins tout maternels dans différents hôpitaux, à Dunkerque et à Cherbourg, je fus dirigé enfin à Paris, aux Quinze-Vingts, où mes yeux reçurent les derniers soins.

En mai 1915, je rentrai à la maison de rééducation de Reuilly où je restai vingt-cinq mois. Là, on voulut me faire apprendre un métier; mais ayant toujours un peu d'espérance dans l'avenir, je ne pouvais m'y résigner. Enfin, voyant tout espoir inutile, je finis par me décider après avoir reçu les bons encouragements de M. Valude, médecin chef, de M. le directeur et des dévouées infirmières de la maison.

Successivement, j'appris le cannage, le filet et enfin la vannerie qui me plaisait et m'intéressait, et à quoi j'ai travaillé pendant dix-huit mois environ.

Pendant ce temps, je fis à Fay-Billot un séjour de quelques mois qui compléta ma rééducation et me perfectionna dans la vannerie.

Aussi, j'engage donc mes nouveaux camarades qui prendraient mon métier à ne pas hésiter à faire cette démarche.

Enfin, en juin 1917, obligé de quitter une maison qui, pendant de longs mois, me fut si hospitalière, je partis, rempli de regret de laisser là tous ceux que mon cœur affectionnait, l'aimable personnel de la maison, ainsi que mes camarades et amis, dont je garde toujours bon souvenir, pour venir retrouver ma famille, où je me créai un nouvel avenir, car en octobre je m'unissais à une jeune compagne qui fait mon bonheur et me rend la gaieté quand les jours me semblent plus sombres.

Maintenant, je suis installé à Saint-Hilaire-Saint-Florent, près Saumur; là, les jours s'écoulent sans nuages, si les horreurs et les difficultés de la guerre ne venaient pas mettre nombre de tourments et d'ennuis dans mon travail.

Donc, chers camarades, prenez courage, et comme moi espérez dans l'avenir qui nous réserve, espérons-le, de nombreux contentements et de longues années de bonheur.

Bien à vous.  
Votre camarade,

L. MAURICEAU,  
Saint-Hilaire-Saint-Florent,  
près Saumur.

## « Allez vivre à la campagne ! »

Dammemoise, 28 avril 1918.

Cher bienfaiteur,

Je vous remercie sincèrement du journal que vous m'avez envoyé. Vous écrivez dans ce journal que vous avez beaucoup de nouveaux enfants depuis la grande bataille; cela était

inévitable. Vous nous demandez de les consoler par nos lettres, cela est bien difficile; pour moi, je leur dirai simplement : « Ne vous en faites pas, les amis, il y a encore de bons moments pour vous, et surtout sachez qu'il y a de par le monde, jusqu'en Amérique, de bonnes âmes qui veillent sur vous, et pour vous le prouver, je vais vous raconter ma vie depuis mon arrivée à l'hôpital.

Je ne brillais pas ce jour-là, j'étais atteint aux yeux, et j'avais les cinq doigts de la main amputés, je me demandais ce que je pourrais bien faire désormais, car j'ai une femme et quatre enfants. Je ne vous en dirai pas plus long pour que vous jugiez l'état moral où j'étais, quand un jour M. Brieux est venu vers moi avec de si bonnes paroles d'espoir, et m'aidant matériellement, que j'ai cru à la vie, et depuis dix-huit mois je reçois ses bienfaits.

Mais il faut que je vous avoue mes torts : lorsque M. Brieux est venu vers moi, il me parla de travail, tout d'abord je refusai (cela, je l'ai regretté), car je ne songais qu'à une seule chose : rentrer chez moi, et je rentrai dans mon logis sans avoir rien appris.

Je fus heureux les premiers jours, puis l'ennui est venu bien vite me trouver, et moi-même je demandai à apprendre un métier. J'appris le métier de brossier, et aujourd'hui grâce à M. Brieux ainsi qu'aux bonnes œuvres des blessés aux yeux, je suis installé avec ma famille dans une petite maison de campagne dans l'Yonne; là, je suis tranquille; j'ai un grand jardin où j'ai mis divers légumes qui sortent de terre. Puis, j'ai un champ que j'ai fait labourer, et muni d'un appareil que M. Lotz, de l'Association Valentin Haüy, me fit faire pour ma main

mutilée, je bêche mon jardin et plante des pommes de terre. Je vous en dirai pas plus long à mon sujet, mais pour vous je vous dirai : « Apprenez un métier le plus tôt possible et allez vivre à la campagne là, nous pourrons aller et venir sans encombre, et surtout n'oubliez pas que l'on veille sur vous.

Alors, chers camarades, courage et espoir.

Jules LANGEROTTE,  
mitrailleur au 63<sup>e</sup> territoire  
Dannemoise (Yonne).

« Il faut un acte de foi ! »

Villa Pierre-Marie, rue F.-de-Sourde  
Arpajon.

Bien cher monsieur,

Ma femme peut maintenant écrire de longues lettres et je viens à vous bien heureux, bien plus heureux que jamais, puisque j'ai, bien à moi un cher trésor, une raison de plus de vivre, puisqu'un tout petit a besoin de moi.

Autrefois, je reprenais courage et je travaillais parce que je sentais qu'il fallait pour mon bonheur à moi pour refaire ma vie à moi. Maintenant, je n'ai plus à raisonner, puisque de ma vaillance dépend le bonheur du tout petit, et plus qu'il n'a jamais, je désire travailler pour le assurer le bien-être. Comme je vous drais que les camarades, les tristes nouveaux aveugles croient bien que leur vie n'est pas finie, que c'est une nouvelle vie qui commence, moins belle, non moins fleurie que celle des voyants. Il faut un acte de foi, de volonté vaillante d'abord, puis du travail, puis une femme sur laquelle on puisse compter, qui sera femme comme le blessé a été homme, et enfin un exquis tout petit qui saura

Cher monsieur Brieux j'aime à vous parler de cela, à vous qui avez suivi mon acheminement vers un bonheur qui atteint manifestement son sommet.

Au revoir, cher monsieur. Ma femme et moi vous envoyons, avec un des exquis sourires que Bébé fait en s'endormant (et que ma femme me décrit en détail), l'expression de notre affection.

Paul THUET.

« J'ai beaucoup de commandes... »

Cher monsieur Brieux,

Je vais vous dire que je suis rentré dans mon foyer depuis quelques jours;

j'ai pas commencé de travailler encore car j'ai pas mon outillage, sans ça j'aurais beaucoup de commandes sur toutes façons; enfin j'espère le recevoir avant peu et en attendant je vais rempailler quelques chaises.

Je vais vous dire aussi, cher monsieur, que la vie est pas si dure comme je croyais; je me conduis presque seul chez moi; à l'aide de mon guide-main, je fais des lettres pour mes camarades, ça me passe le temps. J'espère que après que j'aurai mon outillage pour pouvoir travailler j'aurai pas du tout le cafard. Dites à mes chers camarades de faire tous la même chose; pour moi je m'estime heureux d'avoir conservé la peau.

Recevez, mon brave monsieur Brieux, etc., etc.

Signé : Guillaume BOUCHET.

## Nos Écoles de Rééducation

Une loterie à la maison  
des soldats aveugles de Montferrand

La Maison des Soldats aveugles de Montferrand a quelques économies, mais ses ambitions sont grandes et pour les réaliser elle a tenté un grand coup. Une loterie donne toujours : elle a décidé d'essayer de ce moyen, elle a jeté son filet et la pêche a été miraculeuse.

Tous les billets ont été souscrits. Il a fallu même faire une seconde émission, il a fallu créer des billets manuscrits pour les souscripteurs de la dernière heure.

Les lots ont abondé : plus de cinq cents lots, de valeur inégale, mais parfois fort jolis, ont été réunis et exposés pendant un mois aux vitrines du magasin de vente des objets fabriqués par les mutilés, situé dans la rue Neuve, la plus fréquentée de Clermont.

La foule s'attroupait devant l'étalage, elle admirait la coupe de cristal, montée en argent, offerte par la Ville de Clermont,

le vase en faïence décorée donné par M<sup>me</sup> la Préfète, le portefeuille en maroquin écrasé du général commandant la XIII<sup>e</sup> région, les livres de l'évêque, le miroir en bronze du *Moniteur*, le buste en albâtre de *L'Avenir*, le tableau de M. Vienet, les aquarelles de M. Papillard, de M<sup>les</sup> Forichon et Renèche, les pochades de M. Jean Prunière. Les soldats aveugles avaient envoyé un lot de paniers, de brosses et de petits balais; les mutilés, tout un stock de jouets, de corbeilles en raphia, de colliers de perles, de pendentifs en verroterie. Les dames et les jeunes filles de la ville avaient brodé des coussins et des pelotes, peint des sachets en velours et en satin, orné des napperons, des chemins de table, des serviettes à thé. Des fillettes de quatre ans avaient tenu à faire quelques points aux ouvrages destinés aux soldats aveugles. Des écoles libres avaient travaillé quinze jours pour la loterie. Le pensionnat Notre-Dame-du-Puy avait donné une belle reproduction de la Jeanne d'Arc

## Notre syndicat professionnel

de Besquent, l'une des plus gracieuses, des plus simples, des plus vraies qui aient été conçues par nos artistes. M<sup>me</sup> Adeline Fayon, cantinière du quartier d'artillerie à Castres, avait trouvé le temps d'exécuter une très remarquable couverture de livre en cuir repoussé et avait encore obtenu de ses amies des lots charmants. La section clermontoise des Eclaireurs de France avait envoyé deux petites statuettes de terre peinte représentant la bourrée d'Auvergne.

Té sé venia tsartsa, droula de la mountagna,  
Té sé venia tsartsa, si voulo pas dansa !

M<sup>me</sup> Amélie Murat avait offert ses deux nobles volumes de vers : *D'un Cœur servent, Le Livre de Poésie*; M. Henri Pourrat, son livre : *Sur la Colline ronde*; nous avons regretté que son admirable poème : *Les Montagnards* ne fût point encore édité. Il y avait aussi *L'Auvergne* de M. Louis Bréhier, le *Clermont-Ferrand* de MM. Desdevises du Dezert et Bréhier, les *Récits carladéiens* du duc de la Salle, les *Rudes Étapes* de M. Ulysse Chabrol, etc. Tout cela réuni en six semaines, en pleine guerre, en pleine crise alimentaire, dans notre ville surpeuplée, surmenée, remplie de blessés et de convalescents, d'Italiens, d'Américains, d'Espagnols, de Kabyles et d'Arabes. Grâce au zèle intelligent et infatigable de M. Marius Meunier, secrétaire de la maison des aveugles, grâce au bon vouloir et à la charité de tous, tout a été prêt au jour fixé.

Le tirage de la loterie a eu lieu le jeudi 16 mai, à la maison de Montferrand.

La salle de récréation avait été réunie à la grande salle de travail par l'enlèvement de la cloison mobile qui les sépare. Une draperie de velours rouge à crêpines d'or était tendue sur toute la largeur et surmontée de faisceaux de drapeaux aux couleurs alliées. Un grand pavillon tricolore formait toile de fond. Les lots, exposés sur les établis des brossiers, se détachaient sur des draperies d'Andrinople. Une table, revêtue d'une housse tricolore, avait été placée devant les lots pour les opérations du tirage. Les trente-trois pensionnaires de la maison occupaient des bancs à droite et à gauche de la salle réservée. Le public

remplissait la salle de récréation, la terrasse et le préau.

M. Emery, préfet du Puy-de-Dôme, avait eu l'amabilité de venir présider la cérémonie, et répondit en quelques mots sérieux et sentis à l'allocution du directeur de la maison. Il félicita nos chevaliers blessés de leur vaillance, de leur patience, de leur application et les assura de la bienveillance et de l'active sympathie des pouvoirs publics.

Puis le tirage commença.

Les lots, au nombre de 509, représentaient un billet gagnant par 50 billets souscrits. Une boîte contenait les 50 numéros correspondant aux diverses séries et un sac 50 billes de loto, correspondant aux 50 numéros de chaque série. On commença par tirer au sort le lot qui devait être adjugé le premier; ce fut le n° 494; puis, un pensionnaire de la maison, M. Pagan, l'un de nos plus habiles vanniers, tira de la boîte les numéros de chaque série, tandis qu'un charmant enfant de huit ans, René Waltz, fils d'un professeur de l'Université, sous-lieutenant mitrailleur au front, tirait du sac le numéro gagnant de chaque cinquantaine.

L'opération du tirage, nécessairement assez monotone et fastidieuse, fut coupée à plusieurs reprises, par des repos et des morceaux de musique. M. Berthuy, pensionnaire de la maison, joua un morceau de violon; M. Lafargue, secondé par M<sup>me</sup> Belin, Dupuy et Pouget, interpréta plusieurs œuvres de nos maîtres nationaux. Quinze étudiants serbes à la Faculté des Lettres chantèrent trois chœurs d'une rare puissance évocatrice, et du charme plus pénétrant. Une collation offerte aux pensionnaires de la maison allégea pour eux les longueurs de la cérémonie.

A 6 heures, le tirage était terminé, les gagnants commençaient à retirer leurs lots, qui sont restés à la disposition de leurs propriétaires jusqu'au mardi 21 mai.

Les résultats financiers de l'opération dépassent nos plus ambitieuses espérances. Nos comptes ne sont pas encore arrêtés, mais l'encaisse totale sera supérieure à 7.000 francs.

G. DESDEVISES DU DEZERT.

## Notre Syndicat professionnel

### Au sujet du groupement des aveugles de la guerre

NOMBREUSES sont les lettres des camarades des diverses régions qui, tout en me remerciant de mon idée de groupement des aveugles de la guerre, me demandent de la développer afin que la masse des camarades qui a le droit et le devoir de connaître la route proposée, puisse se concerter et discuter une question qui l'intéresse tout particulièrement.

Je remercie bien vivement tous les auteurs de ces bonnes lettres qui me sont d'un grand réconfort et me donnent confiance pour l'établissement d'un avenir mieux assuré.

Afin de rassurer ceux qui craignent ou qui doutent (il peut y en avoir), une fois pour toutes je leur dirai : Mon idée est sincère et désintéressée, elle n'est inspirée que par le sentiment de camaraderie qui m'a toujours animé, je ne désire en retirer profit d'aucune sorte; je tiens à rester ce que je suis, c'est-à-dire un agriculteur passé de la théorie à la pratique, aimant ses camarades en cécité, son initiative et sa liberté.

### Union des Aveugles de la Guerre

Tout fils de notre immortelle France, à qui nous avons joyeusement sacrifié le plus cher de nous-mêmes, tous aveugles pour la même grande cause, nous devons nous unir et nous entraider pour demander, le cas échéant, la juste revendication de nos droits et continuer à accomplir notre devoir vis-à-vis du pays et de ceux qui, malgré notre mutilation, restent à notre charge.

Je dois vous avouer que mon projet, qui à première vue semble des plus

simples, est au contraire des plus complexes et des plus difficiles et sa réalisation demandera un immense effort de volonté à tous ceux qui voudront bien y coopérer.

Il y a loin de la théorie à la pratique, la première est simple et facile puisqu'elle n'a à faire face qu'à la contradiction, tandis que la seconde a à gravir une route parsemée d'écueils inconnus; elle garde toute la valeur de l'effort et je vous convie à lui accorder le vôtre si vous voulez vous assurer un après-demain libre et rémunéré.

Une idée n'est qu'une idée et ne reste que cela si l'effort de tous ceux qu'elle intéresse ne vient pas l'étayer. Nous pouvons d'ailleurs avoir confiance, nous ne sommes et ne resteront pas seuls. Autour de nous restent le généreux public et les grands et dévoués typhophiles bien connus de nous tous; parmi nous des amis jusqu'ici inconnus qui, j'en suis sûr, se feront un plaisir et un devoir de nous apporter l'aide de leur expérience et de leur intelligence dès qu'elle nous sera nécessaire.

Nous ne sommes pas des phénomènes ni des êtres plus complets qu'auparavant, mais simplement des hommes qui, s'étant relevés après le terrible coup de massue, ont vaillamment surmonté leurs souffrances physiques et morales et se sont laissés docilement conduire au travail; le devoir était encore là, qui nous tendait la main, la ferraille nous avait épargnés, notre tâche n'était donc pas finie.

Considérés comme mutilés de deux membres, nous avons malheureusement perdu beaucoup plus et nul ne

peut calculer notre perte puisque les yeux n'ont pas de prix. Notre camarade amputé de deux membres peut, grâce aux appareils de prothèse, vaquer à ses affaires presque aussi facilement qu'autrefois et occuper un emploi bien rétribué; pourtant notre pension est identique. Il y a là une erreur que le législateur se plaira à reconnaître si c'est notre groupement qui lui en demande la révision. C'est une des premières revendications que l'U. A. G. devra formuler aussitôt qu'elle sera formée.

La cherté de la vie augmente dans de telles proportions que la petite pension qui nous est attribuée suffit tout juste aux célibataires et mariés sans enfants, mais reste trop minime pour les pères de famille qui sont obligés de faire les parts plus petites au fur et à mesure que celles-ci augmentent.

Pour le moment ces derniers sont soutenus et aidés par les généreuses sociétés qui se sont constituées dans ce but. En sera-t-il toujours ainsi? Pourront-elles toujours continuer leur œuvre bienfaisante? Si nous devons garder un sentiment de profonde reconnaissance à tous ces cœurs généreux et conserver l'assurance que leur sympathie restera la même à notre égard, nous devons aussi prévoir que leur bourse pourra s'épuiser et les dons sur lesquels ils s'appuient diminuer dans de telles proportions qu'il faudra, dans un temps peut-être très rapproché, compter sur nous-mêmes et sur notre travail pour acquérir l'indispensable à la vie familiale.

Travailler! Mais il n'y en a pas un parmi nous qui ne le fasse avec le plus grand courage et ne demande qu'à continuer surtout si des dispositions sont prises pour que le travail lui soit assuré.

Les bénéfices du moment sont tels qu'il serait utopiste de vouloir rien changer si nous avions l'assurance qu'il en sera toujours ainsi. Aujourd'hui la demande dépasse l'offre, de main il en sera de même et ce sont là deux belles journées pour les travailleurs. Mais que sera après-demain lorsque le droit aura enfin étranglé la barbarie et que l'usine aura repris ses premières fonctions? C'est ce à quoi nous devons tous penser. Nous avons de terribles exemples du manque de prévoyance aussi bien chez les États que chez les individus, la vie au jour le jour est des plus néfastes à celui qui la pratique; il serait inadmissible que des hommes qui ne voient plus que par la pensée tombassent dans cette grave erreur.

L'usine était-elle la protectrice et la camarade des aveugles d'avant-guerre? Non, je ne le crois pas; il ne faut pas nous attendre à ce qu'elle soit moins égoïste demain qu'elle ne l'était hier, et je crois urgent de prendre des dispositions pour faire face à cette future concurrence.

#### **Stocks de matières premières**

Pour être utile à ses adhérents l'U. A. G. aura le devoir de créer des stocks de matières nécessaires aux diverses professions pratiquées. Il n'y a pas des brossiers, des vanniers, des canneurs de chaises, des cordonniers, des matelassiers, des mécaniciens, etc. il y a : les aveugles de la guerre, titré chèrement payé et que nous tenons à conserver.

En créant les stocks de matières premières nécessaires à ces diverses professions, l'U. A. G. écartera l'intermédiaire qui sans cela reste le seul profitleur et empêche la majeure partie des bénéfices que doit réaliser le travailleur.

En faisant l'achat et la vente directs, l'U. A. G. sera une sorte de coopérative ou de société au capital de l'Énergie-Unie, distribuant ses dividendes au prorata du travail effectué.

En procédant ainsi nous serons en mesure de poser notre candidature à la fourniture générale de la brosserie nécessaire à l'armée et aux grandes industries.

Il faudra également s'appliquer à faire connaître au grand et généreux public qu'il ne lui suffit pas de délier les cordons de sa bourse pour nous encourager, mais qu'il faut aussi qu'il fasse bon accueil aux objets qui lui seront présentés, encourageant ainsi tout particulièrement le travailleur qui a le droit d'être soutenu dans son effort producteur.

Suivant la provenance des marchandises et leur affectation les magasins pourront être situés soit au siège social, soit à proximité des ports de débarquement. Les bénéfices seront d'autant plus augmentés que le va-et-vient en sera plus restreint.

#### **Sous-centres régionaux de l'U. A. G.**

Si la direction de notre groupement doit avoir son siège à Paris (il faut être près du feu pour se chauffer lorsque la flambée est propice), nous devons également créer des sous-centres dans les diverses régions de notre belle France.

Ces sous-centres seront des magasins récepteurs et distributeurs de matières premières, récepteurs et vendeurs des objets fabriqués. Ils recevront en gros et distribueront au fur et à mesure des demandes et reprendront ensuite, pour le livrer en gros, soit à l'industrie soit à l'armée, tout ce que les adhérents n'auront pu écouter auprès de leur clientèle privée.

Puisque les brossiers forment la majorité, l'installation du sous-centre

où fonctionne l'intendance du corps d'armée me semble devoir être choisie; c'est avec elle que notre représentant aura le plus souvent à traiter des affaires.

Ce représentant sera un aveugle de la guerre, marié, ancien comptable ou possédant des aptitudes. En plus d'une mensualité fixe, il pourra recevoir un tant pour cent sur les marchandises livrées. Ses connaissances devront être assez étendues pour assurer une bonne et juste réception des objets ou marchandises qui lui seront envoyés. Il devra faire les observations nécessaires, la fabrication devant de tout temps être soignée si on veut conserver la clientèle et l'augmenter.

Suivant l'importance du sous-centre, un ou plusieurs collaborateurs pourront lui être adjoints.

Si j'insiste sur la nécessité de créer un sous-centre dans chaque région, ce n'est pas pour me mettre du côté des régionalistes dont il serait trop long de vous énumérer les aspirations, mais seulement pour diminuer le parcours aux marchandises qui mangent les salaires en trop voyageant.

D'ailleurs y avait-il des régions sous la mitraille, les tranchées n'étaient-elles pas les mêmes pour tous? Les Parisiens et les provinciaux, les citadins et les campagnards n'ont-ils pas tous accompli le même devoir et n'étaient-ils pas égaux? Si, n'est-ce pas. Alors pourquoi régionaliser?

La même nuit qui nous a faits frères est une, elle nous commande de nous unir pour l'établissement d'une plus juste égalité.

#### **Maison de retraite de l'U. A. G.**

Tous ceux qui ont le bonheur de posséder un foyer doivent penser à ceux d'entre nous qui n'en ont pas. Les sans famille et ceux qui pour une raison quelconque ne peuvent revenir

dans le sein de celle-ci ne sont pas très nombreux, il en existe malheureusement, et il est de notre devoir de créer pour eux la maison de retraite de l'U. A. G. Il faut que tous ceux que la fatalité a frappés ou frapperà sachent qu'il y ailleurs, que sous le porche des églises ou dans la rue, un abriquelur permettra d'attendre en tra-vaillant l'éclosion de jours meilleurs.

Les premiers compagnons de ces infortunés de la vie seront les réformés numéro 2.

La situation de ces derniers est triste et digne d'intérêt. Comme aux tranchées nous resterons leurs camarades et nous ne leur tournerons pas le dos parce qu'une peccadille souvent inconsciente a fait d'eux les tristes victimes des engins guerriers.

Quelle que soit la gravité de la faute commise, la punition en est terrible; le sort, le hasard peut-être la leur a infligé, mais il n'existe pas un homme qui voudrait l'imiter.

Nous savons tout ce qu'ils ont perdu et nous nous rendons parfaitement compte de toute la tristesse de leur pénible situation, nous les aiderons de notre mieux en espérant que le législateur voudra bien leur accorder son pardon en même temps qu'une subvention qui leur permettra de redevenir des hommes parmi la société pour laquelle ils travaillent depuis leur mutilation.

### Groupe de moniteurs

Malgré qu'il y ait déjà bien longtemps que l'éducation des premiers aveugles de la guerre soit terminée, la lecture des comptes rendus des différentes écoles me permet de constater que la grande majorité des moniteurs sont encore des aveugles d'avant-guerre.

Il n'y a dans mon esprit ni jalouse- ni animosité à l'égard de ces braves camarades en cécité; ils ont haute-

ment gagné les éloges qui leur ont été décernés, et pour mon compte je leur garde toute mon estime et ma sympathie.

Serait-ce pour incapacité que les aveugles de la guerre ont été tout doucement écartés des fonctions de moniteur? Dans ce cas je ne puis féliciter ni mes camarades ni leurs éducateurs. Je ne crois pas que les aveugles d'avant-guerre aient reçu une éducation spéciale pour remplir cette fonction et pourtant ils s'en sont très bien acquittés.

D'ailleurs nous n'avons pas le droit de retenir indéfiniment des hommes qui n'avaient pas attendu la guerre pour vivre et qui ont peut-être tout intérêt à reprendre leur ancienne fonction avant qu'elle ne soit occupée par ceux qu'ils ont éduqués.

De plus une plus large part dans les fonctions de moniteur aurait peut-être réservée aux aveugles de la guerre qui en auraient exprimé le désir et seraient montrés dignes; en toute justice ils ont le droit, eux aussi, de bénéficier d'une mensualité tirée d'une caisse alimentée en leur nom.

Il me semble qu'il y aurait là, attendant que la maison de retraite de l'U. A. G. puisse les recevoir, un gagne-pain tout trouvé pour les familles et les réformés n° 2.

### Scierie-atelier

Pour éviter le chômage (il n'y a rien de plus malheureux qu'un travailleur qui est obligé de chômer), pour augmenter les bénéfices qui ne seront déjà pas très considérables, l'installation d'une scierie-atelier est aussi nécessaire que la création de stocks de matières premières.

La fabrication des divers manches de brosses, de manches à balai, de bâtons de chaises, des différents bâtons de brosses et de leur perçage

demandera, pas je l'espère, une installation très conséquente.

Outre les bénéfices qu'elle nous fera réaliser, l'usine-atelier nous évitera d'être les tributaires de tiers qui pour différentes raisons ne fournissent pas les marchandises demandées ou majorent leurs prix.

Nos amis les ingénieurs aveugles de la guerre se feront un plaisir d'être nos collaborateurs dans cette partie de notre programme et nous leur ferons confiance en leur laissant toute latitude quant au fonctionnement et à l'emplacement de cette petite usine qui augmentera la valeur de la marchandise et en diminuera le prix de revient.

### Journal en Braille de l'U. A. G.

Si les textes en noir ont le grand avantage d'insérer un grand nombre d'articles sur un espace très restreint, ils ont par contre l'inconvénient d'immobiliser un tiers.

A l'école - comme en famille, le *Journal des Blessés aux yeux* n'est toujours pas parcouru entièrement. Il est pourtant des plus intéressants et nous pouvons dire bien haut que nous l'aimons beaucoup; malheureusement lorsque notre travail nous donne un moment de répit et que nous serions heureux d'en écouter la lecture, celui qui doit nous la faire n'est pas là ou n'en a pas le temps.

Un journal en points nous permet de lire attentivement et de relire au besoin un article qui nous intéresse, de plus il peut être lu à moments perdus, en promenade ou en voyage, ou encore lorsque par économie ou défaut de lumière toute la famille est au dodo et qu'il est trop tôt pour se coucher.

Je ne demande pas que le *Journal des Blessés aux yeux* soit supprimé; bien au contraire, j'engage mes cam-

rades à le lire plus attentivement, il reste notre bienfaisant trait d'union et tout en adressant mes remerciements et l'assurance de ma profonde reconnaissance à son directeur pour l'œuvre accomplie et les résultats obtenus, je répète à mes amis: Les typhlophiles et les camarades qui vous communiquent leurs encouragements et leur énergie, méritent d'être lus.

A côté du *Journal des Blessés aux yeux*, le journal de l'U. A. G. traiterait la question commerciale, sa chronique serait alimentée par les intéressés qui auraient des questions ou des idées à présenter. Son impression serait terminée de telle façon que chacun le reçoive avant la journée du dimanche, journée de repos permettant de le parcourir, de méditer sur les idées émises et au besoin d'y répondre afin que l'insertion puisse en être faite sur le plus prochain numéro.

Le programme que je vous présente est assez vaste, comme je vous l'ai dit plus haut sa réalisation rencontrera d'innombrables difficultés et il est indispensable que chacun vienne l'étayer par son énergie si nous voulons atteindre le but proposé.

Travailler pour le bien-être général, c'est travailler beaucoup pour soi-même. D'ailleurs à moins qu'il ne soit prouvé que nous formons un total de plus de trois mille égoïstes ou incapables, nous devons traiter une question qui nous intéresse et prendre les dispositions nécessaires pour assurer la gestion des affaires qui nous concernent.

Si nous devons nous donner la main pour nous entraider, nous devons aussi continuer à nous appuyer sur les typhlophiles sûrs, influents et dévoués, dont la sympathie et la protection nous sont depuis longtemps acquises.

## Notre syndicat professionnel

Comme je vous l'ai dit dans mon précédent article traitant le même sujet: Adressez vos objections, vos propositions ou vos adhésions à l'adresse inscrite sur vos fronts qui pensent et qui regardent, là on peut tout et vous pouvez être assuré qu'on y travaillera au mieux de vos intérêts.

L'encre à poinçon n'est pas épuisée, nous avons le grand tort de ne pas en profiter pour mieux nous connaître et nous communiquer toute notre pensée.

Qui n'entend qu'une cloche n'entend qu'un son, il faut dès à présent que le carillon des aveugles de la guerre sonne à toute volée, chassant le crépuscule qui nous entoure et annonçant l'aurore d'un avenir plus stable et plus assuré.

Sous-lieutenant J. CHONET,  
Oursbelrite (Hautes-Pyrénées).

## L'Union des Aveugles de Guerre

Toulouse, le 26 mai 1918.

Monsieur Brieux,

Je viens d'écouter la lecture de votre estimable *Journal des Blessés aux Yeux*, et, comme d'habitude, les belles paroles d'encouragement qu'il contient ont apporté à mon âme un réconfort nouveau qui finit par me convaincre qu'encore, malgré mes diverses mutilations je pourrais, dans la deuxième phase de ma vie, retrouver un peu de bonheur que je croyais avoir perdu à tout jamais.

Encore aujourd'hui vous nous donnez une nouvelle preuve de votre inlassable dévouement en voulant créer un syndicat pour le plus grand bien des brossiers et je ne peux que me rallier à votre idée, tant elle est si désirable. Vous, monsieur Brieux, placé à la tête de ce groupement comme président, ce serait un sûr

garant de réussite et de prospérité et, sans nul doute, tous les camarades de France seront de mon avis. Quant au choix du comité et du personnel à employer pour son fonctionnement, nous vous ferions injurie en ne le laissant pas à votre agrément. Pour la question des aveugles civils il me semble que l'*« Amitié des Aveugles de France*», à laquelle devraient adhérer, est tout indiquée pour porter leurs revendications de pouvoir les mettre en concordance avec celles du *« Syndicat des Aveugles de Guerre*». N'ayons crainte d'être traités d'accapareurs, il y a place pour tout le monde, surtout si, comme vous le dites, l'État est disposé nous prêter son assistance.

Maintenant, monsieur Brieux, dois vous dire que, dans l'insomnie de mes nuits, j'avais rêvé d'une grande œuvre, celle d'une *« Union nationale des Aveugles de Guerre*», dont le but serait d'apporter à ses adhérents ce que l'État a négligé de faire jusqu'à présent, c'est-à-dire l'aide à notre relèvement moral par le travail. Vous allez me dire que c'est exactement la même idée qui vous a guidé dans la création du *« Syndicat des Brossiers*»: mais elle n'englobe que les brossiers seulement, et il serait désirer que tous les corps de métiers y soient compris. J'ai toujours entendu dire que l'union fait la force; eh bien, il suffirait d'un simple appel à l'idée est très bonne et n'est peut-être pas la première fois que le commencement de mon rêve.

Voilà, monsieur Brieux, ce que j'ai dans vos bureaux des bulletins d'adhésion revêtus de signatures. Il y a de style que j'ai pu commettre, et au aurait de tous les métiers, et le résultat que vous auriez l'intention de faire serait ainsi constitué. Cela fait, paraître cette lettre sur votre journal, s'occuperait d'abord du métier possédant le plus grand nombre, puis vous serais bien obligé de me suivant, et ainsi de suite. Un dépôt corriger avant de la porter à mes central de matières premières sera

## Notre syndicat professionnel

Recevez, monsieur Brieux, l'hommage de mes sentiments respectueux et l'expression de ma plus profonde reconnaissance.

A. SEGUY,  
aveugle-sourd-manchot,  
élève à l'école de rééducation  
des soldats aveugles,  
château de Bellevue, Toulouse.

## La Concurrence

Doudeville, le 23 mai 1918.

Cher monsieur Brieux,

Je reçois très régulièrement chaque mois le journal qui, toujours, est très intéressant; j'ai fait relire l'article dans lequel vous demandez notre avis sur le syndicat des brossiers.

Je comprends que cette proposition soit très délicate à mettre à exécution, car il faut aussi que ceux qui sont aveugles non par la guerre puissent travailler; aussi j'ajouterais même plus que nous, car nous avons toujours un petit salaire que ces camarades n'ont pas; je suis de votre avis qu'il faut aussi prendre leur parti.

Ce qui serait bien juste, c'est que les prisonniers ne travaillassent pas la brosse, car en partie ce travail est fait par eux. Je crois que puisqu'ils ont leurs yeux, l'Etat pourrait leur confier d'autres travaux. Cela nous fait perdre notre petit bénéfice, car ils travaillent presque pour rien, ce qui permet aux fabriques de vendre meilleur marché.

Ensuite, une question : je me suis bien souvent demandé (ayant les catalogues des fabriques) comment elles font de si bas prix. Voici ce que m'a répondu un patron :

Chaque fabrique a un agent qui part, à la saison opportune, pour acheter les matières premières. Il fait un marché au Brésil, mettons pour le chiendent, à 1 fr. 50 le kilo. Il en

achète pour cent mille francs. Il loue un bateau sur lequel il charge la marchandise qui, rendue au Havre, revient à 3 francs le kilo. Pour toutes les autres matières, il en est de même. Dans ces conditions, nous aurons toujours du mal à pouvoir gagner notre vie. Ce patron me disait : Pour que vous puissiez arriver à gagner suffisamment, il faudrait qu'un haut personnage formât une société qui enverrait un agent à l'étranger. Nous pourrions y arriver très bien, et, ensuite faire, comme l'Association Valentin Haüy, mettre des entrepôts dans chaque région, qui seraient dirigés par des personnes dévouées. Sans cela nous flétrirons toujours, et après la guerre nous n'arriverons pas à écouter nos produits. Exemple : dans cette région, je ne puis vendre en gros que l'article de chandelier, parce que les transports pour le Brésil ne se font plus et que les fabriques sont obligées d'acheter en seconde main, au Havre ; les autres matières, elles en ont encore en magasin ; et moi, achetant au prix du jour à votre entrepôt, il m'est absolument impossible de vendre en gros, puisque les fabriques vendent encore meilleur marché que moi et je ne compte pas mon temps. Voulez les difficultés que nous aurons après la guerre, si nous ne pouvons pas avoir directement les matières du pays même.

Je vous cite deux ou trois prix de fabrique et les miens, ce que je ne puis pas faire pour le gros :

Brosses à lave-pont, en fabrique : 0 fr. 85 ;

les miennes (sans mon temps) reviennent à 1 franc.

Si je prends 0 fr. 20 en plus de façon, ça fait une brosse trop chère et les clients me disent : « Que voulez-vous, c'est trop cher !

Pour le coco au même prix, il est de même.

Alors, il est impossible de travailler dans ces conditions. Ça va bien pour l'instant, on en vend tout de même, mais après la guerre les clients diront : « Mon vieux, à la gare, vends trop cher ! »

Donc, pour l'instant, ce qui se passe Valentin Haüy et Braille, deux Français, c'est le chandelier, ce qui n'est pas la fabrique vend 10 francs la douzaine d'aujourd'hui de Valentin Haüy. Il est le libérateur des aveugles. J'ai pensé qu'il

Pourquoi ? Parce que les transports sont suspendus avec le Brésil et nous importait de connaître sa vie. les fabriques achètent en France et j'ai pensé encore que cela vous donnerait un peu chaud au cœur d'en-un commissionnaire du Havre.

Moi, ma grande question serait :

savoir si nous pourrions faire ce que j'ai dit plus haut. Maintenant, ch

est sa confession à son père ; vous

avez été vivante ou morte des hommes

qui ont compris notre

prendrez ce que vous voudrez et vous

pourrez, si vous le jugez utile, en

Une circonstance fortuite décida de

quelques mots dans votre proche

que qu'il écrivait vers 1800 :

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

ros j'ai pu croire que des camarades

sont assez partisans de faire travail

pendant près de deux mois, excitait la

les voyants. C'est comme ceux

brisée de ces hommes qui, sans doute,

veulent prendre une poche pour al

n'éprouverent jamais les douces émo-

chercher leur pain. C'est se retrouver

de la sensibilité.

Il y a bientôt trente ans qu'un

outrage fait publiquement à l'humanité, en la personne des aveugles des

dians, presque par tradition. Ils avaient leurs confréries, un droit à tendre la main à la porte des églises. Ils se disputaient ce droit. Ces « charges », si l'on peut dire, se vendaient. L'aumône publique entretenait les aveugles. Le monde dans lequel ils vivaient était un monde de charité, et la charité peut bien être une belle vertu; celle-là est la vertu d'un monde mal fait, puisqu'elle diminue l'homme et lui fait perdre sa dignité.

Des milliers de curieux passèrent au « Caté des Aveugles » que peint Valentin Haüy dans sa note. On riait sans scrupules et sans remords. Ce n'était pour tout le monde qu'une « curiosité », que l'actuelle curiosité de Paris. On allait voir les aveugles musiciens comme on va voir des singes savants.

Mais, comme on saisit à plein, en cette aventure, la grandeur généreuse de l'homme : Valentin Haüy passe, et seul il distingue en ce spectacle un « outrage fait publiquement à l'humanité ». Sa tendresse s'émeut à cette scène. Ces aveugles dont on s'amuse peuvent bien être des mendians. Ils sont aussi des hommes. Ce n'est pas assez dire. Ils ont un titre de plus que tous les autres hommes à être traités comme des hommes. Ils connaissent une souffrance de plus et quelle souffrance !

Est-ce leur faute s'ils sont aveugles? Est-ce leur faute s'ils mendient? A-t-on fait ce qu'il fallait pour qu'ils ne mendiassent pas? Leur a-t-on appris à lire, à écrire, à travailler? Quel métier leur a-t-on enseigné? Cette charité est une vertu paresseuse. Les passants sortent de l'église la conscience satisfaite: ils ont donné deux sous à l'aveugle; l'aveugle priera pour eux; ils croient avoir sauvé leur âme. Le marché est avantageux. Parce que les aveugles sont les plus malheureux, faut-il que notre pitié les humilié? Faut-il accepter qu'ils mendient? Faut-il, parce qu'ils ont perdu leurs yeux, qu'ils perdent aussi leur dignité?

Telles furent sans doute les flexions de Valentin Haüy. Elles nous paraissent que naturelles à présent; mais un tel mouvement du cœur était, en ce temps-là, une sorte d'aventure morale. que l'aventure ou leur propre énergie fait des conducteurs et des sauveurs des autres hommes. Valentin Haüy vient du peuple. Son enfance n'a rien d'ordinaire. Il est né en Picardie, Saint-Just-en-Chaussée, en 1745.

Il en va ainsi de toute misère. Ce qui n'en souffrent pas l'ignorent ou veulent l'ignorer. Ils vivent avec eux. Ils n'en sont émus que pour en rire jusqu'au jour où quelque génie de bonté la révèle et de tout son cœur de toute son humaine tendresse, car qu'il y aurait honte pour l'humanité en supporter plus longtemps la vue. à ne pas tendre toutes ses forces pour la consoler. Alors l'humanité fait un pas vers le bonheur.

comme son père, il serait devenu un bisserand, sans doute, n'eût été près de son village un couvent de Prémontrés, des moines qui bientôt prirent à leur charge les deux fils du père Haüy, René Haüy, celui qui devrait être le fondateur de la science appelée « cristallographie », et Valentin Haüy. Les deux frères firent à l'abbaye de petites études. Mais, aussi bien, n'était-il pas besoin de fortes études pour faire la découverte que fit Valentin Haüy. Il fut l'abbé de l'abbaye de

Ce jour de la foire Sainte-Ovide, 1771, le monde des aveugles fit un pas vers le bonheur. Pasteur a écrit merveilleusement : « Il y a dans la vie de tout homme un jour inoubliable où il a connu à plein esprit à plein cœur des émotions si généreuses, où il s'est senti vivre avec un tel mélange de fierté et de reconnaissance, que le reste de son existence, en est éclairé à jamais. » De ces jours splendides où l'on sent son cœur battre avec le cœur de l'humanité, on peut douter qu'il y en ait dans toute la vie humaine. Tant de gens ne songent qu'à vivre leur vie. Il y en a dans la vie des hommes généreux. Ce jour de 1771 fut pour Valentin Haüy un de ces jours-là. Sa vie en est toute illuminée. Il est désormais un de ces génies qui, lentement, instituent dans le monde le règne de la bonté. Ces génies de la bonté sont des libérateurs. Ils font tomber des chaînes

Haüy. Il y fallait surtout beaucoup de cœur. En 1764, les deux frères vinrent à Paris. L'aîné, le plus avantageant, fut agréé comme répétiteur au collège de la rue du Cardinal-Lemoine. Valentin Haüy acheva ses études, et bientôt sa connaissance des langues étrangères lui permit de devenir interprète. Il devait exercer ce métier pendant la plus grande partie de sa vie. Il n'avait pas grand souci de la politique, mais seulement du bien public, qui est autre chose, et il servit consciencieusement la Royauté, la République, la Convention, le Directoire, l'Empire et la Royauté encore. Avec une naïveté charmante, il signait une note que je vous ai lue en commençant : « Valentin Haüy », interprète de tous les gouvernements qui ont régi successivement la France ». Manifestes des passions politiques eut pu nuire à l'œuvre qu'il avait entreprise et il ne se souciait point.

771 est l'année de la rencontre de Valentin Haüy et des aveugles. Il chercha, il médita, il se renseigna. Il rencontra vers cette époque l'abbé l'Epée. Et c'est une grande rencontre que celle de ces deux hommes. Un vient d'affranchir les sourds-muets, l'autre travaille à affranchir les aveugles. Valentin Haüy professait pour l'abbé de l'Epée une véritable

vénération, et pour vous peindre son admirable modestie je veux vous dire un de ses mots. Comme on le louait, sur la fin de sa vie, et comme on lui parlait de l'abbé de l'Épée, il répondit : « L'abbé de l'Épée est un créateur d'âmes; moi, je ne suis qu'un inventeur de lunettes. » Il suit les efforts du libérateur des sourds-muets, il étudie ses méthodes. Vers ce temps-là encore, il lit sans doute la célèbre « lettre » de Diderot « sur les aveugles, à l'usage de ceux qui voient ». La lettre de Diderot, cet initiateur en toutes choses, dont l'esprit tourna à toutes les idées nouvelles du siècle, publiée en 1749, était bien faite pour ébranler les préjugés des clairvoyants. Le titre même est une sorte d'avertissement. Diderot expliquait à « ceux qui voient » qu'ils n'avaient pas lieu de tirer tant de gloire de leurs yeux ». « Les secours que nos sens se prêtent mutuellement, écrivait-il, les empêchent de se développer. » Mais qu'un homme vienne à perdre la vue, ses autres sens, ces rois tombés en fainéantise, retrouvent toute leur activité. Cet ouvrage, qui célébrait l'adresse merveilleuse de certains aveugles, devait assurer Valentin Haüy dans sa foi. Il y était dit qu'une jeune fille aveugle, Mélanie Salignac, avait pensé à écrire avec la tête d'une épingle et avait pu se relire. C'était un premier essai de l'écriture en relief. Quel espoir ce seul fait dut mettre au cœur de Valentin Haüy ! La « lettre » rapportait beaucoup d'expériences analogues. Mais il ne s'agissait toujours, hélas ! que de cas exceptionnels et d'aveugles riches que leur fortune ou des circonstances particulières avaient en partie libérés. Or, Valentin Haüy voulait l'affranchissement de tous les aveugles et plus particulièrement l'affranchissement des plus pauvres.

Il devait penser que les recherches froides de l'esprit ne conduisent à rien. Et puis, son cœur n'avait-il déjà pas fait la découverte? Il ne doutait

pas qu'il fût possible aux aveugles, comme aux autres hommes, de travailler et de vivre de leur travail. Mais il en fallait faire la preuve et, pour cela, aller vers les aveugles. Dans sa grande confiance, il dut penser d'abord qu'il suffirait d'aller vers eux et de leur dire : « Les voyants vous humilient. Parce qu'ils ont la vanité de leurs yeux, ils disent et ils font croire que vous ne pouvez travailler. Ils vous trompent. Ils vous disent d'aller mendier. Venez et travaillez. » Et les aveugles jettéraient leurs sébiles de mendians et demanderaient des outils d'ouvriers.

Il alla vers les aveugles, et l'événement déçut sans doute sa confiance. Il dut faire beaucoup de tentatives infructueuses. Les aveugles eux-mêmes ne se croyaient pas capables d'aucun travail. Si ancien et si fort était le préjugé ! Qu'un aveugle pût travailler, qui pouvait le croire ? Et puis, les plus vieux des mendians aveugles avaient l'habitude de la mendicité. Ils n'en souffraient plus, esclaves habitués à leurs chaînes, et qui ne voulaient pas qu'on les en délivrât.

Une idée vint à Valentin Haüy : un enfant ! un enfant aveugle accepterait de travailler. Ce que je vais vous conter arrive en 1784. Le porche de Saint-Germain-des-Prés abritait des aveugles mendians. Il y avait parmi eux un petit garçon aveugle, de mine fort intelligente. Il devait souhaiter apprendre à lire et à écrire. N'est-ce pas le désir de tous les enfants ? Valentin Haüy alla trouver le petit Lesueur (c'était son nom), et lui demanda s'il acceptait d'être son élève. Valentin Haüy connut une déception de plus. L'enfant ne voulut pas le suivre. Qu'il apprit à lire, était-ce possible ? Et d'ailleurs il avait besoin de mendier, pour ses parents, ses frères et ses sœurs. Valentin Haüy rencontrait la même résistance et la même défiance chez l'enfant aveugle et chez les vieillards. Les aveugles tenaient-ils

donc tant à leur misère ? Les aveugles voulaient-ils vraiment être des mendians ?

Alors, et c'est ici que se révèle la grande bonté de cet homme, il accepta de voir la vérité : la misère des années de misère avaient avili les aveugles qu'il aimait. Fallait-il s'étonner ? N'était-ce pas parce qu'ils étaient indignes qu'il devait les aimer ? N'était-ce pas leur avilissement même qui les rendait pitoyables et qui l'avaient amené vers eux ? Il les aimait comme ils étaient, avilis et indignes. Il forceait leur résistance, et il les aimeraient assez pour les sauver quand même malgré eux.

Il proposa à l'enfant un traité, un marché ! Le petit passerait ses matinées à l'étude, ses après-midi à mendier. Valentin Haüy lui donnerait la valeur de ses aumônes du matin. Puis l'histoire raconte que bientôt Valentin Haüy paya les après-midi comme il avait payé les matinées, afin que toute la journée pût être consacrée à l'étude.

Valentin Haüy payait l'enfant aveugle pour lui faire du bien.

(A suivre.)

L<sup>1</sup> GUEHENNO.

---

Nous sollicitons de nos camarades l'envoi de lettres destinées à réconforter les nouveaux blessés.

Celles qui seront publiées seront payées dix centimes la ligne.